

# Le "may"

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **56 (1918)**

Heft 20

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-213910>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ples qui souffrent de la perte de leur indépendance, ne sentirions-nous pas le prix de la nôtre ?

Mes chers concitoyens, fêtons le 14 avril, fêtons-le. Qu'il ne soit pas seulement célébré à huit-clos dans quelques cercles de patriotes ; qu'il redevienne une fête populaire, nationale. Qu'il ait dans nos rues des drapeaux, des cortèges, de la musique, des chants, afin que les petits Vaudois s'en souviennent et s'en réjouissent !

Arborons nos couleurs à nos fenêtres et sur nos poitrines, qu'elles nous parlent d'espérance indéfectible en la liberté ; qu'elles communiquent cette espérance à nos chers hôtes de la guerre, à ceux qui souffrent parmi nous, dans leur patriotisme, qu'elles soient un salut de nos cœurs à ceux qui meurent aujourd'hui pour cette liberté chérie !

Oublions quelques instants les tristesses de l'heure et « Chantons notre aimable patrie. »

Oui, répétons la vieille chanson de nos pères :

Oh ! quelle douce jouissance  
De célébrer l'indépendance  
Qui vient lui donner : de nouveau  
Naissance  
Et le nommer : canton de Vaud  
Si beau !

LOUIS CURTAT.

**Chez nos fillettes.** — L'autre jour, rue Martheray, des fillettes jouaient « à l'hôpital ». Celles qui remplissaient le rôle d'infirmière — c'étaient les aînées — venaient de procéder à la répartition des « maladies » entre leurs cadettes, à qui elles allaient prodiguer leurs soins. L'une de ces dernières, mécontente de son lot, récriminait et se mit à pleurnicher.

Alors celle qui paraissait avoir le pas sur toute la bande, admonesta la récalcitrante :

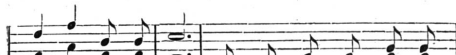
— C'est bon, toi tu auras la bronchite, et puis rien d'autre ! — P.

## NOS VIEILLES CHANSONS

Cela file avec le temps.



1. Au-tre-fois, jeune et jo-li-e, Ah! com-
2. A la danse, aux a-mou-ret-tes, Dans la
3. Je prétends, sans en dé-mor-dre, M'é-gay-
4. Cer-tai-ne vieil-le qui fi-le De nos



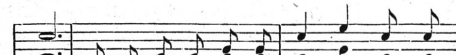
bien j'a-vais d'a-mants ! Je suis vieille et l'on m'ou-sai-son du plai-sir, Li-vrez-vous, jeu-nes fil-er jusqu'au tombeau ; Quand j'ai du fil à re-jours tran-che le fil ; Pour nous tu-er à la



bli-e : Fi-ez-vous donc aux serments ! Dans ce let-tes, L'a-ge vien-dra vous sai-sir. Com-me tor-dre, Les-te, je prends mon fu-seau ; Pas u-fi-le, La Parque a tou-jours le fil. Je me



mon-de si fra-gi-le, Les at-trait et les ga-vous j'é-tais a-gi-le, J'ai-mais aus-si ten-dre-plainte i-nu-ti-le : N'at-tris-tons pas nos vieux ris d'elle et je fi-le, Et quand je suis en cour-



lants, Tout c'a fi-le, fi-le, fi-le, Tout c'a ment, » Fi-le jours ; Si la beau-té » Fi-le gais-roux, Il faut que mon ma-ri » Fi-le,



file a-vec le temps.  
file à soi-xante ans.  
té res-te tou-jours.  
fi-le, fi-le doux.

## LA MÈRE FRITZ

**D**E Saint-Sulpice nous est venue, l'autre jour, la nouvelle du décès de la mère Fritz, l'ancienne pâtissière de la Cité-Devant. La défunte avait succédé au père Fritz, son mari. De son vrai nom, elle s'appelait Marguerite Metzger-Ber. C'était une personne fortement charpentée, dont les bras s'étaient musclés à pétrir et à rouler la pâte à gâteau. Constamment à l'ouvrage, elle ne se montrait qu'en tablier de grosse toile. Un large bandeau cachait souvent ses joues, à cause des rages de dents dont elle était prise en faisant la navette de son four à sa boutique, où la bise s'engouffrait avec les clients. Tout en changeant de maison une fois ou deux, elle exerça son métier dans la même rue pendant plus d'un demi-siècle.

Sa première pâtisserie se trouvait en face de la voûte creusée sous le préau de l'ancienne Académie, où coule une fontaine. Humble petite pièce au plafond bas, elle cadrait bien avec l'aspect vieillot de la Cité-Devant inférieure. On n'eût pu s'y tourner si la marchande y avait mis plus de deux chaises. La gent écôlière de cette époque-là en avait fait son temple de la gourmandise. Elle ne connaissait pas encore les vastes tea-rooms à orchestre, les five o'clock des foules cosmopolites. Que de volées de collégiens, de gymnasiens, de normaliens, d'étudiants, comptèrent au nombre de leurs plus douces joies les courts moments passés en cette chambrette imprégnée d'une chaude odeur de pâte et de beurre fondu !

On y allait aux récréations, surtout durant la période des examens, qui mettait du vague à l'estomac autant qu'au cerveau. En poche, on n'avait parfois que dix centimes. Mais cela suffisait pour se payer la « tranche ». Armée de son couteau, la mère Fritz la découpait d'un tour de main et, l'ayant saupoudrée de sucre, vous la tendait comme elle l'eût fait à ses rejets, avec l'air de dire : « Régale-toi, mon petit ». Ses jeunes chalands devinaient en elle une vraie maman, et ses gâteaux leur en semblaient doublement savoureux. C'étaient des gâteaux aux œufs, au sirop de vin — une des spécialités de la maison — à la rhubarbe, aux groseilles vertes, aux fraises, aux « raisins de mars », aux cerises, aux reines-claude, aux pruneaux, aux pommes, aux poires channes, selon la saison. En automne, ils se couvraient de guêpes, que la mère Fritz chassait du coin de son tablier.

Les dames, elles, appréciaient fort une sorte de galette dorée, à la farine de maïs, se conservant très longtemps et dont, avec de la crème ou de la compote aux fruits, elles apprêtaient de délectables mouillettes. En faisant leurs emplettes, il leur arrivait de rencontrer chez la mère Fritz des messieurs aux cheveux grisonnants, collégiens de jadis, qui rafraîchissaient leurs impressions de jeunesse en goûtant avec volupté à d'onctueuses « petites salées ».

Presque octogénaire, la mère Fritz, il y a peu d'années, remit sa boutique à des mains plus jeunes. Et la voici maintenant qui s'en va, après avoir, toute sa vie, donné l'exemple du travail, de la droiture, de la bienveillance. A la Cité, dont elle était une des figures caractéristiques, son souvenir ne s'éteindra pas de sitôt. Il demeurera particulièrement vivant chez ceux qui firent leurs études au quartier latin lausannois, longtemps avant les tristes temps actuels, et qui purent s'accorder les tranches qu'elle leur servait si maternellement. V. F.

**Dans les nuages.** — Dans un train de nuit, un pochard, profondément endormi, est soudain heurté par un voisin qui change de place. Il se réveille à demi, pousse un grognement et marmonne, s'adressant à l'important : « Alors, quoi, vous montez seulement, ... ben !!! » — P.

<sup>1</sup> Vers la fin de sa vie, on l'appelait aussi la mère Tutu.

## LÈ NI DÈ VUIPÈ

(Patois de la Gruyère).

**L**y a ouna cheptantanna d'an, i parè ke nou thron payi ly è j'ou infèchtà pè on rè dè vuipe : tölamin ke lè hôte j'otorità chi chon inbalè. Ly an invouyé à totè lè kemoun l'oàdre dè déchtruire ti lè ni dè vuipe. Kan lè chèketèro dè Pèlamoa ly a rèchu cht'ordonnan the, chè di intrè ly : « Ly va fère bon ! ètherbal tota ha vermena ! Ly è bin vuto de, ma mi vuto fè. Chon lè va prindre avi lè man, on achtou adoubà : n'oudri pà grantin k'on arouna tilha kemun on kartèron ; lè bourlâ, chi n'è pà tan alègro ; lè j'innèyi, ly fô pà moujâ tiè fère don ? »

Apri avi prou grantin ruminâ, i ch'inva vè lè chindike et ly fâ :

— Tiè fô-the fère et tiè fô-the rèpondre à ho grò boune dè Fribo ?

Le chindike, on fâchéya, ly fâ :

— Èbin, di-là ke che volon vigni tini lè vuipe no lè volin prou tyâ.

TOBI DI J'ÉLYUDZO.

**Le tact diplomatique.** — Un jeune homme destinait à la carrière diplomatique. Il s'en consulta, à ce propos, un homme d'Etat dont il escomptait le précieux appui pour la réalisation de ses desirs.

Après un moment d'entretien, ce dernier à son visiteur :

— Eh ! bien, monsieur, je vois que vous possédez toutes les connaissances nécessaires à un bon diplomate. Mais il faut encore, pour réussir dans cette carrière, si délicate, une qualification absolument indispensable.

— Et laquelle, monsieur, je vous prie ?

— Le tact.

— Je crois, modestement à part, que cette qualification ne me fait point défaut.

— La preuve...

— Eh ! bien, l'autre jour, à l'hôtel, je demandai qu'on me prépare un bain. Le garçon qui vint me prévenir que j'étais servi, se trompa de numéro de cabine. J'entre et, jugez de ma surprise — oh ! point du tout désagréable, d'ailleurs — dans la baignoire était une jeune femme qui, à mon arrivée, poussa des cris d'effroi. Je ne perdis pas le nord. Je me retire, en disant : « Oh ! je vous prie, excusez-moi ; il y a erreur, monsieur ! »

## LE « MAY »

**L**e Courrier de la Côte racontait l'autre jour qu'un certain nombre d'enfants de Signy (garçons et fillettes) étaient allés, suivant l'ancienne coutume, chanter le mai fleuri dans les maisons du village et jusque dans les fermes foraines. Partout accueillis comme le méritaient de si gentils visiteurs, ils avaient rapporté de leur tournée de quoi faire un copieux godter.

D'autre part, nous lisons ce qui suit dans Journal d'Yverdon :

« Au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle, les fêtes de mai, à Estavayer, duraient tout un mois, chaque dimanche avait ses réjouissances spéciales. Deux de ces fêtes sont, sinon conservées, mais du moins leur souvenir s'est-il maintenu assez vivace : la fête bien connue de « Maientzes », le 1<sup>er</sup> mai, et celle de la « poutte et des bovinrons ». Hélas ! à Estavayer comme ailleurs, ces gracieuses coutumes tendent à disparaître. Il y a un certain nombre d'années, le premier dimanche de mai, vers les huit heures du matin, l'on voyait encore arborer, dans différents quartiers de la ville, de grandes couronnes de fleurs blanches ou jaunes. Ces couronnes étaient juchées aussi haut que possible. On les accrochait au pignon des toits et allait même en suspendre aux girouettes de tours et au sommet du clocher. Les petits garçons se promenaient dans les rues sur

chairs tapissés de rameaux aux fleurs blanches, ou encore poursuivaient les fillettes en leur criant : « Poutta ! poutta la bala !... » Celles-ci, de leur côté, ripostaient aux garçons en jetant des fleurs jaunes, en leur faisant les cornes et en leur criant : « Bovinrons !... Bovinrons ! » Il faudrait encore parler du « Benosi », une autre fête de mai. Mais c'en est assez.

« Autres temps, autres coutumes, et je crois bien que toutes ces vieilles choses, nous ne les reverrons pas. Avec elles s'en est allé tout un coin du vieux Stavyer. »

**Vaudois nouveau style.** — Une lectrice du *Conteur* se trouvant, il y a quinze jours, dans les environs de Lausanne, fut agréablement surprise à la vue d'une troupe de jeunes personnes portant le gracieux costume des Vaudoises d'autrefois. Mais, s'étant approchée d'elles, quel ne fut pas son étonnement en les entendant s'entretenir dans le plus pur dialecte suisse allemand ! Ces demoiselles n'avaient de chez nous que la robe, c'étaient des Vaudoises-Ersatz.

### LE PRÉAVIS POUR LA POMPE

Chargé de soumettre à la municipalité de X. un préavis pour l'achat d'une pompe, le capitaine des pompiers a rédigé la pièce ci-après, que nous transmettons obligeamment un de nos lecteurs :

« Monsieur le syndic et Messieurs,

« Ainsi que j'ai eu l'honneur de vous l'exposer de vive voix, notre vieille pompe à feu tombe en douves, rapport à ce qu'elle a toujours été à l'air du temps. On peut s'estimer heureux de n'avoir jamais été dans le cas de s'en servir. Mais un malheur peut arriver au moment où l'on s'y attend le moins. C'est la raison pour laquelle, sans compter l'honneur de la commune, le corps des pompiers préavis pour l'acquisition d'une pompe neuve, aspirante et refoulante, avec un hangar pour la mettre à la chotte.

« Ceci dit non sans saluer avec regret la pompe défunte, dont le mérite consistait dans l'extrême simplicité de ses complications.

« Avec salutations patriotiques et empressées.  
« N., capitaine. »

**A la recherche.** — Un de nos confédérés cherchait, dans une réunion récente, un fonctionnaire fédéral de l'Office des fromages. Il interpellait tout le monde :

— Barton, mossié, fous n'afez pas fu, bar hassard, mossié l'insbecteur des bâtes molles, de Berne ? — H.

**Un bourru.** — La galanterie et la bienséance ne sont pas le fort de certains maris. Deux amis parlent d'une joyeuse partie projetée.

— Tu prends ta femme ? demande l'un.

— Ben ! mon vieux, tu ne voudrais pas. Le chat, le potager et la femme ne sortent jamais de la maison.

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

## La Bibliothèque de mon oncle

11

PAR

RODOLPHE TŒPFFER

Je commençai par relever la dame, après néanmoins que je me fus relevé moi-même. Le plus bête des sourires circonvolait par sa face vermeille, bien que son nez eût gravement souffert. J'y fis quelques réparations, mais c'était une trop petite partie du mal pour que je m'y arrêtasse longtemps.

En effet, cette dame avait été donner du nez contre la boîte à l'huile, qui, perdant l'équilibre, était tombée en répandant par la chambre les pinceaux, la palette et les huiles. Je voulus remettre quel-

que ordre dans ces objets, mais c'était encore une trop petite partie du mal pour que je m'y arrêtasse beaucoup.

En effet, la boîte à l'huile, en tombant, avait atteint le pied d'un grand nigaud de chevalier, lequel, s'étant mis aussitôt à chanceler, avait finalement pris le parti de tomber, en mirant juste dans la poitrine d'un beau monsieur qui, pendu à un clou, nous regardait faire. Le clou avait suivi son monsieur, qui avait suivi le chevalier, et tous ensemble étaient venus s'abattre sur la lampe, qui avait brisé la glace en renversant une bouilloire !

Le dégât était horrible l'inondation, générale, et la dame souriait toujours.

\* \* \*

Au milieu de cette catastrophe, mes amours avaient un peu souffert par l'effet de distractions si vives et si inattendues. Pendant que je reste là à réfléchir sur ma situation, je profite du quart d'heure pour faire savoir de qui j'étais amoureux, et comment je l'étais devenu.

Au-dessus de ma chambre était celle d'un habile peintre de portraits. Ce peintre avait le grand talent de faire les gens à la fois ressemblants et agréables. Oh ! quel bon état, quand on la pratique ainsi ! Quel appât merveilleux où se viennent prendre carpes, brochets, carpillons, et jusqu'aux loutres et aux veaux marins, et de plein gré, et sans se plaindre de l'hameçon, et en remerciant le pêcheur !

Souvenez-vous du bourgeois. Une fois que vous êtes devenu aisé, riche, n'est-ce pas l'un des premiers conseils qu'il vous donne, que de faire reproduire sur la toile votre intéressant, originale, et, à tout prendre, si aimable figure ? Ne vous dit-il pas que vous devez cette surprise à votre mère, à votre épouse, à votre oncle, à votre tante ? S'ils sont tous morts, ne vous dit-il pas qu'il faut encourager l'art, faire gagner un pauvre diable ? Si le pauvre diable est riche, n'a-t-il pas mille autres rubriques ? orner un panneau, faire un pendant... Car enfin, que veut-il le bourgeois ? Il veut que vous vous voyiez là sur la toile, joli, pimpant, frisé, linge fin, gants glacés ; il veut surtout qu'on vous y voie, qu'on vous admire, qu'on y reconnaisse et vos traits, et votre richesse, et votre noblesse, et votre talent, et votre sensibilité, et votre esprit, et votre finesse, et votre bienfaisance, et vos lectures choisies, et vos goûts délicats, et tant d'autres choses exquises, qui font de vous un être tout à fait à part, rempli de mille et une qualités charmantes, sans compter vos défauts, qui sont eux-mêmes des qualités. Voulez-vous tout cela, est-il étonnant que le bourgeois vous presse au nom de votre père, au nom de votre mère, par votre épouse et par vos enfants, de vous faire peindre, repeindre et peindre encore ? Bien plutôt je m'étonnerais du contraire.

L'art du portrait est donc éminemment lié à la théorie du bourgeois, et beaucoup de peintres, pour avoir méconnu ce principe, sont morts à l'hôpital. Ils faisaient le brochet, brochet ; le marsouin, marsouin. Grands peintres, mauvais *portraits* ! les gens s'en sont éloignés, et la faim les a détruits.

\* \* \*

Ce peintre avait donc toutes les mines fashionables à reproduire, et il ne se passait pas de jours que l'on ne vît de belles voitures apporter leur maîtres et les attendre devant la maison. Ce m'était un passe-temps délicieux que de considérer les beaux chevaux, de les voir se chasser les mouches, de l'écouter les cochers siffler ou faire claquer leur fouet. Mais, en outre, ces mêmes personnes qui sortaient de la voiture, et dont je ne pouvais voir le visage de ma fenêtre, j'étais sûr de pouvoir, au bout de deux ou trois jours, contempler leurs traits à loisir et autant que j'en aurais envie.

En effet, le peintre avait pour habitude, entre les séances, d'exposer ses portraits au soleil, en dehors de sa fenêtre, les suspendant à deux branches de fer disposées à cet effet. Une fois qu'ils étaient là, je n'avais qu'à lever les yeux, et je me trouvais au milieu de la grande société : milords et barons, duchesses et marquises. Tous ces gens, pendus au clou, se regardaient, et je les regardais, et nous nous regardions.

\* \* \*

Or, le lundi précédent, au bruit d'une voiture, j'étais accouru à mon poste. C'était un brillant carrosse ; quatre chevaux, attelage superbe, gens en livrée. La voiture s'arrêta, et il en sortit un vieil-

lard infirme que soutenaient respectueusement deux laquais. Je notai son crâne chauve et ses cheveux argentés, pour le bien reconnaître lorsqu'il arriverait à la galerie.

Quand le vieillard eut mis pied à terre, une jeune fille descendit de la calèche. Alors les deux laquais se retirèrent, et le vieillard s'appuyant sur le bras de la jeune fille, ils entrèrent doucement dans l'allée ; un gros épagneul les suivait en jouant.

Je me sentis ému à cette vue, non point tant à cause de ce qu'il y a de réellement touchant à voir une fille jeune et belle servir d'appui au vieil âge, mais surtout parce que mon habituelle préoccupation de tendres pensées, cette aimable nymphe, parée de tout ce qui rehausse la grâce et la beauté même, en me montrant la mortelle que je rêvais confusément, fixait sur elle les vagues sentiments, les feux sans objet qui depuis quelque temps agitaient mon cœur.

Une chose plus particulière à cette jeune personne avait contribué à me séduire par un charme inattendu : c'était la grande simplicité de sa mise. Au milieu de tant de signes d'opulence, je ne sus lui voir qu'un simple chapeau de paille, qu'une robe blanche, et néanmoins tant d'élégance et de grâce, qu'il me semblait que seule, en des lieux écartés, et privée de tout son entourage de richesse, je n'eusse pu méconnaître à son port, à sa démarche, à tout son air, son sang, sa richesse, et jusqu'à ce noble dévouement qui la portait à se dérober aux hommages des jeunes hommes pour soutenir les pas d'un vieillard.

Et puis, le dirai-je ? j'étais déjà gâté par la société que je voyais à ma fenêtre : le rang, la richesse, la grâce, le bon goût des manières, de la mise, toutes ces choses avaient pour moi un irrésistible attrait. À voir toutes ces personnes, j'avais perdu toute sympathie pour ce qui est commun, pour ce qui est vulgaire, pour ma classe et mes semblables ; et si, à la vérité, sous quelque habit que ce fût, une jeune fille m'eût vivement ému, sous l'aspect de celle-ci elle devait m'enflammer, me passionner sans mesure.

C'est ce qui ne manqua pas d'arriver, en sorte que je me trouvai subitement épris de cette jeune Antigone. Du reste, ma passion était d'une qualité si pure, si distinguée, que je ne songeai seulement pas à me demander si ce n'était point là une de ces Calypso dont M. Ratin m'avait tant parlé.

Et ceux qui croient qu'un amour d'écolier, pour être sans espoir et sans but, n'est pas vif et dévoué, ceux-là se trompent.

(A suivre.)

**Haut et bas.** — C'était à la gare de Lausanne. Un voyageur attendait l'arrivée du train de Berne. Comme celui-ci avait un sensible retard, le voyageur, craignant de l'avoir manqué, s'adresse à un employé :

— Pardon, Mossieu, est-ce que le train d'en-haut est en bas ?

**Chez le boucher.** — Une cliente : Votre viande a beaucoup d'os, toujours des os !

Le boucher (gracieux) : Ma foi, je n'y puis rien. Sans os, pas de viande. Moi j'ai des os, vous avez des os, en général, tous les bestiaux ont des os ! — G.

**Impitoyable.** — A l'arrêt d'un train, dans une petite station, ne monte en wagon qu'une bonne vieille paysanne, chargée d'un gros panier.

Un soldat en permission et pressé, sans doute, de se retrouver chez lui, s'écrie :

— Oh ! là, là, c'était pas la peine d'arrêter ici, elle aurait pu prendre le train suivant ! — P.

**A la portée de tous.** — Quand on a une querelle avec sa femme, il faut déchirer son pantalon ; c'est le meilleur moyen de l'amener à un accommodage.

**Ketol** NEURALGIE MIGRAINE BOITE EN POUDES P. 180 TOUTES PHARMACIES

Julien MONNET, éditeur responsable.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS